



présente :

de **Gérard Mansuy** (collection : « Littératures plurielles »)

extrait de son ouvrage, *Le Merveilleux*
(sorti en janvier 2009)

Préambule

J'avais sept ans, en ce beau milieu des années cinquante, lorsqu'une cousine inconnue, largement notre aînée à tous trois (elle avait vingt et un ans), venue du plus distant Midi que se connût encore la France, séjourna l'espace d'une grande semaine ou deux peut-être à la maison.

C'était l'été, c'étaient les vacances, mais mon père travaillait toujours, et dans l'attente du grand départ, le soleil ne comblait guère, hors les murs de l'appartement, que les sombres façades de nos sombres pâtés de maison, l'herbe alanguie du parc Montsouris ou l'opaque frondaison des deux doubles rangées de platanes dont s'enorgueillissait le boulevard qui passait sous nos fenêtres.

À la rentrée qui suivit, je devais faire la connaissance de la petite sœur d'un camarade de classe qui habitait quatre numéros plus haut dans notre rue. Les écoles de l'époque avaient beau ignorer la mixité, Catherine G. réapparaissait mystérieusement chaque jour au côté de son frère à la sortie des classes. Et c'est là, sur le chemin du retour à la maison, que Bernard G., un jour, me présenta sa sœur, c'est bien le mot, à sa façon sérieuse et policée...

J'avais trente-trois ans lorsque me revint, je ne dirai pas en mémoire puisque je n'avais aucunement oublié, mais en tête le souvenir de la Cousine. Un joli petit cliché pris la veille du départ de M.-H. dans un square des environs de la maison commémorait le souvenir dans les archives photographiques de la famille. Ce précieux cliché s'intercalait, sur la page de l'album, entre la première apparition de mon petit frère en garçon (on venait tout juste de lui couper ses belles boucles blondes) et un aimable portrait en pied des enfants de mon parrain, grand frère et petite sœur à l'instar de Bernard et Catherine G. La vue du miteux coin de pelouse sur lequel nous avions posé autour de notre grande cousine me rendait à chaque fois entier le parfum de ces journées lointaines. Elle me retenait pourtant moins qu'une photo plus ancienne où celle-ci figurait en adolescente au côté d'un grand frère dont les traits m'étaient plus familiers : autre portrait de l'aîné et de sa cadette, issu derechef de la branche paternelle, comme c'était sans exception le cas de nos nombreux cousins et cousines.

Deux ans plus tard, me revenait le souvenir de la petite sœur de mon camarade Bernard G. Un souvenir quant à lui complètement effacé. Ressurgi certaine fin d'après-midi, à quelque trente ans de distance, tout à fait comme nous revient au coucher un visage, un geste, un sourire dont l'impact durant la journée ne nous a nullement échappé, mais qui livre alors seulement sa pleine mesure d'enchantement.

J'avais retrouvé la jouissance d'écrire en m'attelant au récit du séjour de la Cousine, mais restais loin du but dans ces premiers essais. Bien loin en tout cas du niveau de concentration que je devais mettre, deux ans plus tard, à travailler la mémoire retrouvée

de Catherine G., au long de longues semaines solitaires de vacances vécues comme en retenant mon souffle, dans l'attente mi-soulagée, mi-terrifiée de la rupture d'avec la personne (je trébuche à user du mot femme... Je n'étais certainement pas plus homme !) avec qui je menais alors ma drôle de petite vie étroite et sensible.

Je ne pus guère m'arracher plus d'une douzaine de pages au propre, de quoi marquer au plus juste les divers épisodes du souvenir, et une fois traversé le mur de la séparation, il ne fut plus question de ce travail. Mais *in extremis*, à la veille de rejoindre pour un dernier semblant de vie commune celle que je voyais partir en tout fatalisme, à la façon dont on voit en rêve le danger approcher, — à bout de force nerveuse, de goût, d'intérêt pour l'entreprise (je me revois adossé, incrédule, au manteau de mon *ersatz* de cheminée, mon ultime feuillet à la main), je crus toucher terre, aborder à l'inexprimable, parvenir à rendre la sorte de points d'extase que recelait le souvenir de ces menues rencontres sur le chemin de l'école. J'en eus la conviction ; mais ces phrases, les dernières, celles qui me permirent d'en finir, je ne parvins pas à les retrouver dans le coin de feuille qui semblait pouvoir y prétendre.

Douze ans ont passé sur ce vœu d'écriture avant que le papier jauni en reparaisse sur ma table. C'est bien de ces feuillets, fichés dans mon désordre comme l'écharde d'une promesse non tenue, que je repartis tout de go, certain soir de février 1997 (je m'étonne de n'en avoir pas fixé la date exacte), pour rebondir six mois plus tard sur mes premiers brouillons concernant la Cousine.

Ce faisant, et tout à fait comme on descend chercher des allumettes pour ne plus revenir, je délaissai la réflexion, le projet, le commencement d'essai dont je vivais tant bien que mal depuis — qu'importe... Un beau projet pour sûr ! ambitieux comme se doit, menant à rien de moins en somme qu'à ressaisir ce *à* ou *en* quoi un siècle de psychanalyse oblige la pensée de notre temps...

Mais voilà que ce long train de ruminations menaçait à son tour de m'encombrer à vie. Il hantait à présent la marge de mon récit comme un petit frère resté à la porte de la fête, — image un peu étrange, et semble-t-il assez fautive, car le petit frère en question ne crie pas, ne réclame pas : il se tient là simplement dans le couloir un peu pâle, quand la réflexion délaissée cognait sans vergogne à la cloison de ma petite histoire.

Jusqu'à ce que l'idée même de ce préambule lui redonnât imprudemment sa chance — mon lecteur me suit-il encore ? Ce ne furent d'abord que miettes de temps arrachées au progrès de mon récit. Et combien de semaines ont passé avant que le puzzle ne parvienne à se recomposer, que le désir ne s'en recouvre et dépasse ? Jusqu'à s'emballer subitement, — à m'en faire perdre haleine, et approcher ce mur du savoir sans le passage duquel nos vaticinations ne sauraient gagner le grand large du discours.

Je ne voyais pas le danger. J'avais droit devant moi sans penser que l'essai avait *déjà* commencé de se mêler au récit, que l'un n'allait déjà plus sans l'autre, que les deux semblaient irrémédiablement s'appeler, se compléter, se justifier... Comme si le récit allait révéler l'impensé même de l'essai, l'éclairer du dedans, dénuder les racines du sentiment qui l'inspirait. Comme si j'allais *voir* enfin, *toucher* ce qui se dérobaît comme mirage dans l'étalement *ad nauseam* des champs où progressent, impassibles, les moissonneuses de l'intellect. La mutuelle correspondance entre l'homme et l'œuvre... Je nourrissais le dessein de considérer, de produire d'un même jet le discours et son agent, la pensée et celui qui l'assume ; et quelle étrange concordance en effet s'y fait jour. Nietzsche, peu avant la naissance de la psychanalyse, parvint à la conviction que tout

édifice de pensée, si prestigieux fût-il, se ramenait à une confession obscure de son auteur reposant à la base sur de « petits faits personnels, extrêmement personnels » ; soit sur un type de données biographiques que l'époque ne permettait pas de faire entrer dans les plans supérieurs de la raison, mais dont nous avons progressivement appris depuis lors, pour le vérifier inlassablement sur le divan, l'incidence dans la destinée d'un chacun. Le petit Friedrich n'avait pas cinq ans lorsque son père bien aimé disparut, la catastrophe se redoublant à six mois d'intervalle par le décès abrupt d'un frère cadet ; et qui nierait de nos jours l'impact de ces événements sur la pensée de l'adulte qu'il devint ? Nul besoin au demeurant d'événements aussi voyants pour marquer la courbure d'une pensée, l'ordinaire névrotique y suffit amplement ; le torrent de vérité tombée des cimes est devenu eaux profondes, sinon fleuve tranquille, grossies par chacune des lumières nouvelles gagnées au siècle des « sciences de l'homme ». L'entreprise, en d'autres termes, tenait ferme sur ses pieds, et n'était-ce pas dans son risque mon exigence, mon orgueil et ma croix ?

Et puis... Le récit était prêt mais il attendait toujours à la porte de l'église ; l'essai lui, ne l'était guère, et manifestement pas près de s'y résoudre ! Tout semblait encore possible mais un brouillard épais me déroba ses arêtes et ses plans, le doute persistait à noyer ses défilés les plus aventureux. Nous croyons pouvoir négliger une zone d'ombre dans un coin du tableau, mais comme le note Beckett, l'ombre ne cesse de grandir jusqu'à dévorer le tableau tout entier. Le travail en réalité ne faisait que commencer, et comme je me reconnais là d'avoir pu si longtemps pareillement me donner le change ! L'idée était belle, et n'est peut-être pas à lâcher ; mais au fond j'en restais à l'idée et ne m'en donnais pas les moyens.

Et puis ? — L'heure a sonné. À la veille de me transporter à six mille kilomètres de ma table, le réveil a crevé en soif irrépressible de produire le livre, je veux bien dire cette fois le seul *récit*, le *Merveilleux* découronné tout court, grêle et nu, véritable ; d'en sentir l'épaisseur et le poids, même tronqué des deux tiers, de l'avoir devant moi terminé, publié.

« *Le sérieux, la douleur, la patience...* » Depuis le temps que je les gardais en tête, ces mots d'un Maître que je n'aurai jamais le sérieux ni la patience de lire. Rehaussés du regard qui les éclairait, acier pâle sur la couverture de l'opuscule qui me donnait à les découvrir. Ah ! cette phallicité élévatrice suprême de la « tête philosophante », comme la nomme Thomas Bernhard. Une élévation qui a pris la poussière comme le reste, sans bruit, avec le temps. Mais quitte à évoquer Bernhard, n'est-ce pas précisément *le Naufragé*, et très exactement le narrateur, son compère, qu'il me faut ici invoquer ? Je savais ne pouvoir me hisser durablement à hauteur d'une entreprise dont l'idée me donnait à marcher un peu plus haut que le sol, mais qui m'aliénait à ma ressource proche. Comment taire mon soulagement aux premiers jours du retour à une écriture dans la vie : vacances, convalescence au sortir d'une si longue absorption. Je regardais à nouveau autour de moi, réconcilié — oh, très provisoirement ! — avec le temps qui se détendait et ruisselait de tous côtés. Non certes éternel : je voyais la distance parcourue ; il entrait une tristesse nouvelle à se représenter combien le compte avait avancé. Je revois le ciel et l'endroit ; un ange à vingt pas m'eût souri dans un âge plus gracieux. La vie luisait de toute sa plénitude d'antan, inépuisable et surprenante et bonne de me ramener dans l'enchantement des mots vers ce temps, vers ce lieu, où je savais comme de toujours devoir un jour revenir.

Rétrospectivement, alors que c'est à nouveau d'apprendre que se resserre asthmatiquement le besoin, je me suis étonné d'avoir connu ce repos, cette paix après tant d'inaboutissement obstiné. Mais voilà, je respirais, — et voici que ressurgissait, entière,

du fond le plus dérobé du néant qui nous porte certaine vision du jour à la fenêtre de *l'appartement sombre*.

J'avais dû lutter, vers la fin de l'été 85, contre la marée du passé que je voyais monter dans les coulisses de ma petite histoire. Or je ne résistai plus au printemps 97 : je lâchai le trio que nous formions mon camarade, sa petite sœur et moi, à hauteur du grand garage d'autobus pour divaguer librement dans le monde de mes sept ans. Et revenir, comme je devais, dans « l'appartement sombre », théâtre de nos premiers pas.

C'est alors qu'ont reparu *telle*, puis telle de ces choses infimes et sans date, retirées loin, tellement loin en nous, bribes de l'Indicible, fragments d'atmosphères, coquillages exsangues qui se défont dans la main sitôt qu'on les touche ; réminiscences baignées d'une Présence, d'une Félicité, d'une Ouverture qui prenaient les traits de ma mère et les tons de l'océan où elles trouvaient à se fondre. Je le tenais enfin ce merveilleux qui de toujours m'étrangle. Qu'il me fallait rendre à toute force, avec des sons ou des mots. Traduire certes, ramener, ranimer, faire être encore et promettre ; mais poser aussi bien, déposer comme gerbe funéraire, m'en soulager, m'en défaire — voire recracher, vomir ! Et restituer, « rendre » encore ou d'abord, fût-ce l'ombre de ce qui me fut donné.

Sur quoi j'en revins à mes longues stations fascinées d'antan devant les photos de mes parents, enfants, adolescents, jeunes adultes. Mon père en drôle de gamin aux yeux clairs, un tantinet braque et désenchanté, dans ses culottes courtes et grosses chaussettes montantes. Ma mère, ma mère en brune inconnue dont je scrutais les expressions, les traits, la silhouette et les formes. Sur fond de la très ancienne et brumeuse question concernant la joie qu'elle avait eue de nous avoir chacun et, plus risqué encore, de nous avoir de cet homme costaud, plutôt bel homme malgré sa petite taille, tout auréolé de son évasion d'Allemagne, qu'elle venait de rencontrer dans un train de la Vallée de Chevreuse.

Passons sur l'été 97, sur ma subite gêne à respirer tandis que je repassais une nappe damassée dans l'attente de l'ami dont la réflexion m'accompagne et soutient depuis bientôt trente ans, à qui j'allais annoncer l'abandon, le premier abandon du projet que je couvais depuis, depuis —. Dans la caillasse odorante du carré de figuiers où je m'isolais, ma machine à écrire sur une table de jardin (j'ignorais tout encore des facilités de l'ordinateur), je goûtais, loin des bruits de la piscine où s'ébattaient les enfants (un cadeau de mes parents, cette location que nous n'aurions pu nous offrir), l'une de ces réminiscences encore : passage à jamais oublié, comme je le craignais bien, de l'aile insoupçonnée menant à certaine aux tentures et coussins épais... À laquelle j'associais les sonorités noir, vert et or dont les effluves me guidaient au piano comme on marche après dîner au hasard sur une route dans la direction du couchant.

Cependant la rentrée avait sonné, et lors, quinze ans après sa première résurgence, je m'installais à demeure dans la repensée de l'été toujours plus lointain où nous avait visités la Cousine.

La fraîcheur m'en tenait lieu d'innocence, j'avançais entre la ronce et le genêt sur mon étroit sentier d'écriture. Sans beaucoup m'inquiéter de ce que pouvait signifier dans ma vie d'alors — j'étais depuis bon temps remarié — pareils besoin et avidité, pareille *nécessité* de retourner puiser aux sources de l'enfance. Ni reculer devant ce qui s'annonçait si nettement déjà de la transformation de l'entreprise en roman d'une névrose.

G. M. le 3 Octobre 2008.